

UN
CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE V

S. V.

Pendant, le *Pilgrim* avait repris sa route, en tâchant de gagner le plus possible dans l'est. Cette regrettable persistance des calmes ne laissait pas de préoccuper le capt. Hull, — non qu'il s'inquiétât d'une ou deux semaines de retard dans une traversée de la Nouvelle-Zélande à Valparaiso, mais à cause du surcroît de fatigue que ce retard pouvait apporter à sa passagère.

Pendant, Mrs. Weldon ne se plaignait pas et prenait philosophiquement son mal en patience.

Ce jour même, 2 février, vers le soir, l'épave fut perdue de vue.

Le capt. Hull se préoccupa, en premier lieu, d'installer aussi convenablement que possible Tom et ses compagnons. Le poste d'équipage du *Pilgrim*, disposé sur le pont en forme de rouille, eût été trop petit pour les contenir. On s'arrangea donc de manière à les loger sous le gaillard d'avant. D'ailleurs, ces braves gens, accoutumés aux rudes travaux, ne pouvaient être difficiles, et, par un beau temps, chaud et salubre, ce logement devait leur suffire pendant toute la traversée.

La vie du bord, secouée un instant de sa monotonie par cet incident, reprit donc son cours.

Tom, Austin, Bat, Actéon, Hercule, auraient bien voulu se rendre utiles. Mais, avec ces vents constants, la voilure une fois installée, il n'y avait plus rien à faire. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'un virement de bord, le vieux noir et ses compagnons s'empresaient de donner la main à l'équipage, et il faut avouer que lorsque le colossal Hercule pesait sur quelque manœuvre, on s'en apercevait. CE VIGOUREUX NÈGRE (HAUT DE 6 PIEDS) VALAIT UN PALAN A LUI TOUT SEUL.

C'était une joie pour le petit Jack de regarder ce géant. Il n'en avait point peur, et quand Hercule le faisait sauter dans ses bras, comme s'il n'eût été qu'un bébé de liège, c'étaient des cris de joie à n'en plus finir.

— Lève-moi bien haut, disait le petit Jack.

— Voilà, M. Jack, répondait Hercule.

— Est-ce que je suis bien lourd ?

— Je ne vous suis même pas.

— Eh bien, plus haut encore ! Au bout de ton bras !

Et Hercule, tenant les deux petits pieds de l'enfant dans sa large main, le promenait comme fait un gymnaste dans un cirque. JACK SE VOYAIT GRAND, GRAND, ce qui l'amusait beaucoup. Il essayait même de "faire le lourd," — ce dont le colosse ne s'en apercevait même pas.

Dick Sand et Hercule, cela faisait donc deux amis au petit Jack. Il ne tarda pas à s'en faire un troisième.

Ce fut Dingo.

Il a été dit que Dingo était un chien peu sociable. Cela tenait, sans doute, à ce que la société du *Waldeck* ne lui convenait pas. A bord du *Pilgrim*, ce fut tout autre chose. Jack, favorablement, sut toucher le cœur du bel animal.

Celui-ci prit bientôt plaisir à jouer avec le petit garçon, à qui ce jeu plaisait. On reconnut bientôt que Dingo était un de ses chiens qui ont un goût particulier pour les enfants. Jack, d'ailleurs, ne lui faisait aucun mal. Son plus grand plaisir était de transformer Dingo en un coursier rapide, et il est permis d'affirmer qu'un cheval de cette espèce est bien supérieur à un quadrupède en carton, même quand celui-ci a des roulettes aux pattes. Jack galopait donc à poil sur le chien, qui se laissait faire volontiers, et, en vérité, Jack ne lui pesait pas plus que la moitié d'un jockey à un cheval de course.

Mais aussi quelle breche faite chaque jour à la provision de sucre de la cambuse !

Dingo devint bientôt le favori de tout l'équipage. Seul, Negro continua d'éviter toute rencontre avec l'animal, dont l'antipathie pour lui était toujours aussi vive qu'inexplicable.

Pendant, le petit Jack n'avait point négligé pour Dingo Dick Sand, son ami de vieille date. Tout le temps que ne réclamait pas le service du bord, le novice le passait avec le petit garçon.

Mrs. Weldon cela va sans dire, voyait toujours cette intimité avec la plus complète satisfaction.

Un jour, le 6 février, elle parlait de Dick Sand au capt. Hull, et le capitaine faisait le plus grand éloge du jeune novice.

— Ce garçon-là, disait-il à Mrs. Weldon, sera un jour un bon marin, je m'en porte garant ! Il a véritablement l'instinct de la mer, et, par cet instinct, il supplée à ce qu'il ignore encore forcément des choses théoriques du métier. Ce qu'il sait déjà est étonnant, lorsqu'on songe au peu de temps qu'il a eu pour l'apprendre.

Il faut ajouter, répondit Mrs. Weldon, que c'est aussi un excellent sujet, un garçon sur, très supérieur à son âge, et qui n'a jamais mérité un blâme depuis que nous le connaissons.

Oui, c'est un bon sujet, reprit le capitaine Hull, justement aimé et apprécié de tous.

— Cette campagne terminée, dit Mrs. Weldon, je sais que l'intention de mon mari est de lui faire suivre des cours d'hydrographie, de manière qu'il puisse obtenir plus tard un brevet de capitaine.

— Et M. Weldon a raison, répondit le capt. Hull. Dick Sand fera un jour honneur à la marine américaine.

— Ce pauvre orphelin a commencé douloureusement la vie ! fit observer Mrs. Weldon. Il a été à dure école !

— Sans doute, mistress Weldon, mais les leçons n'ont pas été perdues pour lui. Il a compris qu'il fallait qu'il se tirât d'affaire en ce monde, et il est en bon chemin.

— Oui, le chemin du devoir !

— Regardez-le maintenant, mistress Weldon, reprit le capt. Hull. Il est à la barre, l'œil fixé sur le point de la misaine. Pas de distraction de la part de ce jeune novice, aussi peu d'embardeur au navire ! Dick Sand a déjà la sûreté d'un timonier ! Bon début pour un marin ! Notre métier, mistress Weldon, est de ceux qu'il faut commencer tout enfant. Qui n'a pas été mousse n'arrivera jamais à faire un marin complet, au moins dans la marine marchande. Il faut que tout devienne leçon, et, par suite, que tout soit en même temps instinctif et raisonné chez l'homme de mer, — la résolution à prendre aussi bien que la manœuvre à exécuter.

— Cependant, capt. Hull, répondit Mrs. Weldon, les bons officiers ne manquent pas dans la marine de guerre.

— Non, répondit le capt. Hull, mais, suivant moi, les meilleurs ont presque tous débuté enfants dans la carrière, et, sans parler de Nelson et de quelques autres, les plus mauvais ne sont pas ceux qui ont commencé par être mousques.

En ce moment, on vit surgir par le capot d'arrière cousin Bénédicet, toujours absorbé et aussi peu de ce monde que le sera le prophète Elie, lorsqu'il reviendra sur la terre.

Cousin Bénédicet se mit à aller et venir sur le pont, comme une âme en peine, fouillant du regard les interstices des bastingages, furetant sous les cages à poules, promenant sa main entre les coutures du pont, là où le brai s'était écaillé.

— Eh ! cousin Bénédicet, demanda Mrs. Weldon, vous continuez à vous bien porter ?

— Oui... cousine Weldon... je me porte bien, sans doute... mais il me tarde d'être à terre.

— Que cherchez-vous donc ainsi sous ce banc, M. Bénédicet ? demanda le capt. Hull.

— Des insectes monsieur ! riposta cousin Bénédicet. Que voulez-vous que je cherche, sinon des insectes ?

— Des insectes ? Ma foi, il faut en prendre votre parti, mais ce n'est pas en mer que vous enrichirez votre collection !

— Et pourquoi pas, monsieur ! Il n'est pas impossible de trouver à bord quelque échantillon de...

Cousin Bénédicet, dit Mrs. Weldon, maudissez donc alors le capt. Hull ! Son navire est si proprement tenu, que vous reviendrez bredouille de votre chasse !

Le capt. Hull se mit à rire.

— Mistress Weldon exagère, répondit-il. Cependant, M. Bénédicet, je crois que vous perdriez votre temps à fureter dans nos cabines.

— Eh, je le sais bien ! s'écria cousin Bénédicet en haussant les épaules. J'ai eu beau faire !

— Mais dans la cale du *Pilgrim*, reprit le capitaine Hull, peut-être trouveriez-vous quelques blattes, sujets peu intéressants d'ailleurs.

— Peu intéressants, ces orthoptères nocturnes qui ont encouru les malédictions de Virgile et d'Horace ! riposta cousin Bénédicet en se redressant de toute sa taille. Peu intéressants, ces proches parents du "periplaneta orientalis" et du kakierlac américain, qui habitent...

— Qui infestent... dit le capt. Hull.

— Qui règnent à bord... répliqua fièrement cousin Bénédicet.

— Aimable royauté !

— Et vous n'êtes pas entomologiste, monsieur !

— Jamais à mes dépens.

— Allons, cousin Bénédicet, dit Mrs. Weldon en souriant, ne vous souhitez pas d'être dévorés par amour de la science !

— Je ne souhaite rien, cousine Weldon, répondit le fougueux entomologiste, si ce n'est de pouvoir ajouter à ma collection quelque rare sujet qui lui fasse honneur !

— N'êtes-vous donc pas satisfait des conquêtes que vous avez faites à la Nouvelle-Zélande ?

— Si vraiment, cousine Weldon. J'ai été assez heureux pour conquérir un de ces nouveaux staphylyns qui n'avaient été trouvés jusqu'ici que quelques centaines de milles plus loin, en Nouvelle-Calédonie.

À ce moment, Dingo, qui jouait avec Jack, s'approcha en gambadant du cousin Bénédicet.

— Va-t'en ! va-t'en ! fit celui-ci en repoussant l'animal.

— Aimer les blattes et détester les chiens ! s'écria le capt. Hull. Oh ! M. Bénédicet !

— Un bon chien pourtant ! dit le petit Jack, qui prit dans ses petites mains la grosse tête de Dingo.

— Oui... je ne dis pas non !... répondit cousin Bénédicet. Mais que voulez-vous ! Ce diable d'animal n'a pas réalisé les espérances que sa rencontre m'avait fait concevoir !

— Eh, grand Dieu ! s'écria Mrs. Weldon, espérez-vous donc pouvoir le ranger dans l'ordre des diptères ou des hyménoptères ?

— Non, répondit gravement cousin Bénédicet. Mais n'est-il pas vrai que ce Dingo, bien qu'il fût de race néo-zélandaise, a été recueilli sur la côte occidentale de l'Afrique ?

— Rien n'est plus vrai, répondit Mrs. Weldon, et Tom l'a souvent entendu dire au capitaine du *Waldeck*.

— Eh bien ! j'avais pensé... j'avais espéré... que ce chien aurait rapporté quelques spécimens d'hémiptères spéciaux à la faune africaine... — Bonté du ciel ! s'écria Mrs. Weldon.

— Et que peut-être... ajouta cousin Bénédicet, quelque puce pénétrante ou irritante... d'espèce nouvelle... — Entends-tu Dingo ! dit le capt. Hull. Entends-tu, mon chien ? Tu as manqué à tous tes devoirs !

— Mais j'ai eu beau l'épuiser... ajouta l'entomologiste avec un accent de vif regret, je n'ai pu trouver un seul insecte... — Que vous auriez immédiatement et impitoyablement mis à mort, j'espère ! s'écria le capt. Hull.

— Monsieur, répondit sèchement cousin Bénédicet, apprenez que sir John Franklin se faisait un scrupule de tuer le moindre insecte, fût-ce un maringouin, dont les attaques sont autrement redoutables que celles d'une puce, et cependant, vous n'hésitez pas à en convenir, sir John Franklin était un homme de mer qui en valait bien un autre !

— Certes ! dit le capt. Hull en s'inclinant.

— Et un jour, après avoir été affreusement dévoré par un diptère, il souffla dessus et le renvoya en lui disant, sans même le tutoyer : "Allez ! Le monde est assez grand pour vous et pour moi !"

— Ah ! fit le capt. Hull.

— Oui, monsieur !

— Eh bien, M. Bénédicet, riposta le capitaine Hull, un autre avait fait cela bien avant sir John Franklin !

— Un autre !

— Oui, et cet autre, c'est l'oncle Tobie.

— Un entomologiste ? demanda vivement cousin Bénédicet.

— Non ! L'oncle Tobie de Sterne, et ce digne oncle a précisément prononcé les mêmes paroles en donnant la volée à un moustique qui l'importunait, mais qu'il crut pouvoir tutoyer : "Va, pauvre diable, lui dit-il, le monde est assez grand pour nous contenir toi et moi !"

— Un brave homme, cet oncle Tobie ! répondit cousin Bénédicet. Est-il mort ?

— Je le crois bien, riposta gravement le capt. Hull, puisqu'il n'a jamais existé !

Et chacun de rire en regardant cousin Bénédicet.

Ainsi donc, dans ces conversations et bien d'autres, qui portaient invariablement sur quelque point de la science entomologique dès que cousin Bénédicet y prenait part, s'écoulaient les longues heures de cette navigation contrariée. Mer toujours belle, mais vents qui obligeaient le brick-golette à tenir le plus près. Le *Pilgrim* ne gagnait que fort peu dans l'est, tant la brise était faible, et il lui tardait d'avoir atteint ces parages où les vents régnants lui seraient plus favorables.

Il faut dire ici que cousin Bénédicet avait tenté d'initier le jeune novice aux mystères de l'entomologie. Mais Dick Sand s'était montré assez réfractaire à ces avances. Faute de mieux, le savant s'était rabattu sur les nègres, qui n'y comprenaient rien. Tom, Actéon, Bat et Austin avait même fini par désertier la classe, et le professeur s'était trouvé réduit au seul Hercule, qui lui semblait avoir quel ques dispositions naturelles à distinguer un parasite d'un thysanoure.

Le gigantesque noir vivait donc dans le monde des coléoptères, carabes, chassesurs, caroniers, fossyeurs, cicindelles, carabes, sylphes, taupins, hannetons, cerfs-volants, ténébrions, charançons, cochenilles, étudiant toute la collection du cousin Bénédicet, non sans que celui-ci frémit à voir ces frères échantillons entre les gros doigts d'Hercule, qui avaient la dureté et la force d'un étau. Mais le colossal élève écoutait si docilement les leçons du professeur, que cela valait bien que l'on risquât quelque chose.

Tandis que cousin Bénédicet travaillait ainsi, Mrs. Weldon ne laissait pas le petit Jack absolument inoccupé. Elle lui apprenait à lire et à écrire. Quant au calcul, c'était son ami Dick Sand qui lui en inculquait les premiers éléments.

À l'âge de cinq ans, on n'est qu'un petit enfant encore, et l'on s'instruit mieux peut-être par des jeux pratiques que par des leçons théoriques, nécessairement un peu arides.

Jack apprenait à lire, non dans un abécédaire, mais au moyen de lettres mobiles, imprimées en rouge sur des cubes de bois, qu'il s'amusait à ranger, de manière à former des mots. Quelquefois, Mrs. Weldon prenait ces cubes, composait un mot ; puis, elle les brouillait, et c'était à Jack de les replacer dans l'ordre voulu.

Le petit garçon aimait beaucoup cette manière d'apprendre à lire. Chaque jour, il passait quelques heures, tantôt dans la cabine, tantôt sur le pont, à ranger et à déranger les lettres de son alphabet.

Or, ceci provoqua un jour un incident si extraordinaire, si inattendu, qu'il faut le rapporter avec quelque détail.

C'était dans la matinée du 9 février, Jack, à demi couché sur le pont, s'amusait à former un mot que le vieux Tom devait reconstituer, après que les lettres auraient été brouillées. Tom, la main sur les yeux, pour ne pas tricher, comme il convient, ne devait rien voir et ne voyait rien du travail du petit garçon.

De ces diverses lettres, au nombre d'une cinquantaine, les unes étaient majuscules, les autres minuscules. De plus, quelques-uns de ces cubes portaient un chiffre, ce qui permettait d'apprendre à former les nombres aussi bien qu'à former les mots.

Ces cubes étaient rangés sur le pont, et le petit Jack prenait tantôt l'un, tantôt l'autre, pour composer son mot, — une grosse besogne en vérité.

Or, depuis quelques instants, Dingo tournait autour du jeune enfant, quand, soudain, il s'arrêta. Ses yeux devinrent fixes, sa patte droite se leva, sa queue s'agita convulsivement. Puis, tout à coup, se jetant sur un des cubes de bois, il le saisit dans sa gueule, et il vint le déposer sur le pont à quelques pas de Jack.

Ce cube portait une lettre majuscule, — la lettre S.

"Dingo ! eh bien Dingo !" s'écria le petit garçon, qui avait craint tout d'abord que son S ne fût avalée par le chien.

Mais Dingo était revenu, et recommençant le même manège, il saisit un autre cube, et il ALLA LE POSER PRES DU PREMIER.

Ce second cube était un V majuscule.

Jack, cette fois, poussa un cri.

A ce cri, Mrs. Weldon, le capitaine Hull et le jeune novice, qui se promenaient sur le pont, accoururent. Le petit Jack leur raconta alors ce qui venait de se passer.

Dingo connaissait ses lettres ! Dingo savait lire ! C'était bien sûr, ça ! Jack l'avait vu !

Dick Sand voulut aller reprendre les deux cubes, afin de les rendre à son ami Jack, mais Dingo lui montra les dents.

Cependant, le novice parvint à rentrer en possession des deux cubes, et il les replaça dans le jeu.

Dingo s'élança de nouveau, saisit encore les deux mêmes lettres et les reporta à l'écart. Cette fois, les deux pattes posées dessus, il paraissait décidé à les garder quand même. Quant aux autres lettres de l'alphabet, il ne semblait pas qu'elles existassent pour lui.

"Voilà une chose curieuse ! dit Mrs. Weldon.

— C'est très singulier, en effet, répondit le capt. Hull, qui regardait attentivement les deux lettres.

— S. V., — dit Mrs. Weldon.

— S. V., — répéta le capit. Hull. Mais ce sont précisément les lettres que porte le collier de Dingo !

Puis, tout à coup, se retournant vers le vieux noir :

"Tom, demanda-t-il, ne m'avez-vous pas dit que ce chien n'appartenait que depuis peu au capitaine du *Waldeck* ?

— En effet, monsieur, répondit Tom. Dingo n'était à bord que depuis deux ans au plus.

— Et n'avez-vous pas ajouté que le capitaine du *Waldeck* avait recueilli ce chien sur la côte occidentale de l'Afrique ?

— Oui, monsieur, aux environs de l'embouchure du Congo. Je l'ai entendu souvent dire au capitaine.

— Ainsi, demanda le capitaine Hull, on n'a jamais su à qui avait appartenu ce chien, ni d'où il venait ?

— Jamais, monsieur. Un chien trouvé, c'est pis qu'un enfant ! Ça n'a pas de papiers, et, de plus, ça ne peut pas s'expliquer."

Le capitaine Hull s'était tu et réfléchissait.

"Ces deux lettres éveillent-elles donc en vous un souvenir ? demanda Mrs. Weldon au capt. Hull, après l'avoir laissé quelques instants à ses réflexions.

— Oui, mistress Weldon, un souvenir, ou plutôt un rapprochement au moins singulier.

— Lequel ?

— Ces deux lettres pourraient bien avoir un sens et nous fixer sur le sort d'un intrépide voyageur... — Que voulez-vous dire ? demanda Mrs. Weldon.

— Voici, mistress Weldon. En 1871, — il y a deux ans par conséquent, — un voyageur français partit, sous l'inspiration de la Société de géographie de Paris, avec l'intention d'opérer la traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est. Son point de départ était précisément l'embouchure du Congo. Son point d'arrivée devait être autant que possible le cap Deldago, aux bouches de la Rovouma, dont il devait descendre le cours. Or, ce voyageur français se nommait Samuel Vernon !

— Samuel Vernon ! répéta Mrs. Weldon.

— Oui, mistress Weldon, et ses deux noms commencent précisément par ces deux lettres que Dingo a choisies entre toutes, et qui sont gravées sur son collier.

En effet, répondit Mrs. Weldon. Et ce voyageur... — Ce voyageur partit, répondit le capt. Hull, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles depuis son départ.

— Jamais ! dit le novice.

— Jamais, répéta le capitaine Hull.

— Qu'en concluez-vous ? demanda Mrs. Weldon.

— Que Samuel Vernon n'a évidemment pu atteindre la côte orientale de l'Afrique, soit